

Zeitschrift:	Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Soziologie
Band:	8 (1982)
Heft:	2
Artikel:	Quelques reflexions à propos de "femmes et science", de Katharina Ley : "Nous sommes toutes des filles de vitrières"
Autor:	Hauf, Yvette
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-814323

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

7. QUELQUES REFLEXIONS A PROPOS DE "FEMMES ET SCIENCE", DE KATHARINA LEY

"Nous sommes toutes des filles de vitrières" 1

Yvette Hauf

Chêne-Bougeries

La science est-elle sexiste ? On ne peut plus affirmer aujourd’hui que la science est objective, neutre, au-dessus de la mêlée, extérieure à la société qui la produit. En fait – certaines recherches en font la démonstration (Easlea, 1981) – il apparaît que les présupposés, les objets, les méthodes, les applications de la science, les chercheurs et enseignants dans une large mesure, soit l’institution scientifique dans son ensemble, sont sexistes.

J’aimerais apporter à ce thème du sexism dans la science quelques illustrations en me référant à l’étude de Katharina Ley ”Femme et science” 2. Katharina Ley évoque notre apatriodie dans la science. Je trouve le terme particulièrement bien adapté à notre situation, et en français tout spécialement. En effet, le mot patrie vient de père, le domaine du père . . .

Ce domaine du père qu’est la science, nous devons en constater notre très fréquente exclusion. Reconstituer les différentes phases, historiques, sociales, juridiques de cette exclusion, telle est l’une des tâches essentielles des féministes. Cette tâche n’est pas aisée. Sa réalisation presuppose en effet une réorientation des buts et des méthodes de la recherche qui en est encore à ses prémisses. En d’autres termes, il faut d’abord faire admettre nous-mêmes sans aucune réticence le caractère scientifique de la question : pourquoi les femmes sont-elles absentes de la science, et par quels moyens ont-elles été mises à l’écart ? Ou encore, de manière plus générale, car ce n’est pas uniquement de la science que nous sommes exclues, quelle est l’origine de la misogynie qui imprègne toute la société et par quels mécanismes se reproduit-elle ?

Pour l’heure, nous en sommes encore au constat : notre exclusion des sciences revêt différents aspects. Quand nous ne sommes pas les ”oubliées”, objets pertinents ou sujets incapables, nous sommes frappées d’”invisibilité”. En effet, en tant que sujets de recherche, à de rares exceptions près 3, nous ne nous reconnaissons pas comme femmes. Le prix à payer pour parvenir au statut de chercheur (cher-

1 Allusion à la remarque populaire : “Ton père n’est pas vitrier !”, faite à quelqu’un qui obstrue le champ de vision de son interlocuteur.

Remarque utilisée au féminin par Collette Guillaumin (1978) dans le titre d’un article : De la transparence des femmes, nous sommes toutes des filles de vitrières.

2 Publiée dans ce numéro de la “Revue suisse de sociologie”.

3 Les recherches féministes qui ont paru à partir des années 70.

cheuse ?) autonome, publant en son nom, c'est la conformité à un système de valeurs — la scientificité — entièrement déterminé, et surdéterminé, en dehors de nous.

Quand nous sommes objets de recherche, il nous arrive d'être traitées de "sous-espèce": les différences sociales entre les sexes sont renvoyées à des explications biologiques (c'est la nature de la femme de . . .). A titre d'exemple de l'utilisation de la biologie comme justification implicite du sexism, il faut citer "Le fait féminin", ouvrage collectif publié par E. Sullerot (1978), et la critique de ce livre par E. de Lesseps (1979). Cette dernière fait remarquer — et ceci me paraît assez important pour être relevé car "Le fait féminin" est un ouvrage de référence sur ce sujet et il n'est pas le seul à utiliser ce type d'argumentation :

"Etudier l'être humain dans son évolution depuis la société primate jusqu'à la société informatique n'est pas du tout la même chose que de définir et classer les différences entre groupes humains et les rapports entre groupes à travers la grille des déterminismes biologiques. Ce sont même des démarches inverses. Car la première approche fait apparaître les caractères de l'espèce humaine, tandis que la seconde tend à diviser les humains en espèces différentes, occultant (et pas par hasard) leur commune appartenance"
 (de Lesseps, 1979, 15 et note).

Autrement dit, nous ne serions pas tout à fait des "êtres humains" (Mensch ou Mankind), définition des valeurs masculines, mais "quelque chose" de différent. "Différence", note plus loin E. de Lesseps, "qui est allée de pair avec notre maintien dans un statut inférieur." (de Lesseps, 1979, 25).

Un autre moyen de nous rendre "invisible" consiste à occulter les discriminations dont nous sommes victimes, y compris dans les recherches en sciences sociales qui ont pour objet la situation des femmes ou de certaines catégories d'hommes et de femmes (par exemple une classe d'âge) dans la société ou certaines institutions.

Le masquage des discriminations de sexe est mis en évidence notamment par Liliane dans une étude intitulée "L'école des femmes et le discours des sciences de l'homme" (Liliane, 1974). Elle analyse, entre autres, une enquête conduite par l'I.N.E.T.O.P. en 1963–64⁴ et "Les héritiers: les étudiants et la culture" (Bourdieu et Passeron, 1964). A la suite de nombreuses citations, Liliane parvient à la conclusion que la perspective classiste des auteurs cités les empêche de percevoir l'aspect sexiste des systèmes d'éducation :

"L'analyse des processus éducatifs (scolaires et extra-scolaires) exclusivement en termes de différence (ou de lutte) de classes, et de reproduction d'une société principalement capitaliste, n'est-elle pas elle-même, aujourd'hui, un obstacle et même l'"obstacle épistémologique" majeur à l'appréhension et l'étude d'autres phénomènes d'oppression et d'exploitation, en particulier d'un sexe par l'autre ?"
 (Liliane, 1964, 1804).

⁴ Enquête publiée sous le titre : Reuchlin M. et Bacher F. (1969) "L'orientation à la fin du premier cycle secondaire" (P.U.F., Paris).

Les exemples qui précèdent ont pour but de montrer dans des cas précis le fonctionnement des processus qui nous rendent "invisibles" en nous détachant de l'espèce humaine ou en occultant le caractère social de notre "situation de femmes", soit victimes de discrimination, ce qui revient au même. Il est évident que le phénomène de notre exclusion est bien plus vaste. Le silence règne sur des pans entiers de connaissance qui nous concernent. L'étude du rôle des femmes dans l'histoire, l'histoire du féminisme, en sont à leurs débuts. Il en est de même pour l'étude de la sexualité féminine. La liste n'est pas exhaustive.

POUR UNE SCIENCE FEMINISEE/HUMANISEE

L'institution scientifique, à dominante masculine — "Der weisse Mann denkt über sich selber nach", cite Katharina Ley — est appauvrisante à plus d'un titre. Non seulement elle nous exclut, mais elle rejette également des qualités dites féminines en procédant par dichotomie (raison — sensibilité, etc.).

L'une des impasses de la science provient justement de l'une de ces dichotomies, soit la rupture entre le sujet et l'objet de la science. Non que le sujet soit totalement évacué, il est dissimulé par l'artifice du discours scientifique. C'est ce que dénonce Edgar Morin :

"Le sujet qui disparaît (du) discours (de l'auteur) s'installe en fait à la Tour de Contrôle. En feignant de laisser place au soleil copernicien, il reconstitue un système de Ptolémée dont son esprit est le centre" (Morin, 1977, 24).

D'autre part, le concept de rationalité scientifique ne renvoie pas à une science fondée en raison mais bien plutôt à une science adaptée à des objectifs, soit le développement du capitalisme (Marcuse, 1968; Habermas, 1973), et le maintien du patriarcat. En effet — à partir du XVII^e siècle cela devient évident — la science a pour but la maîtrise de la nature et la survalorisation de capacités dites masculines aux dépens des femmes (Easlea, 1981). De la maîtrise de la nature on passe à la domination des hommes et des femmes, au renforcement des rapports de pouvoir, des hiérarchies. Les conséquences en sont, entre autres, la technicisation de la société, les inégalités de développement, la crise écologique, l'équilibre de la terreur . . .

J'aimerais citer encore Edgar Morin parce que sa démarche permet, me semble-t-il, — même si tel n'est pas son but — de dévoiler l'oppression des femmes et de créer un espace pour une "autre" science qui procèderait par d'autres méthodes pour atteindre d'autres buts. Il s'interroge sur la connaissance que nous avons de la science :

". . . comment se fait-il que la science demeure incapable de se concevoir comme praxis sociale ? Comment est-elle incapable, non seulement de se contrôler, mais de concevoir son pouvoir de manipulation par les pouvoirs ? Comment se fait-il que les scientifiques soient incapables de concevoir le lien entre la recherche "désinteressée" et la recherche de l'intérêt ? Pourquoi sont-ils aussi totalement incapables d'examiner

en termes scientifiques la relation entre savoir et pouvoir ?”
(Morin, 1977, 14).

Adrienne Rich cite un auteur qui dépasse le stade de l'accusation et propose un autre processus vers la connaissance :

”A reconstructed science would value truth, but also compassion. It would have an inbuilt ethic that would defend both being and living: that is, knowledge that would be non-violent, non-coercive, non-exploitative, non-manipulative . . . What if we were to say that we would not undertake to develop what could not be understood and publicly absorbed, that we were intent on building a science not confined to academies and institutions”
(Rich, 1979, 143).

Les féministes peuvent adhérer à un tel programme puisqu'il tend d'une part à abolir les rapports de domination dans et par la science et d'autre part à dépasser la coupure entre le monde scientifique et le monde non-scientifique où nous nous trouvons à une si large majorité.

Une science centrée sur l'intérêt des femmes doit en premier lieu identifier et expliciter des objectifs dans lesquels les femmes se reconnaissent, qu'elles soient ou non membres d'une institution scientifique. Ce travail est en cours ; plus avancé dans les pays anglo-saxons, il se développe en Suisse, simultanément autour de plusieurs pôles. Les publications scientifiques officielles ont fait jusqu'ici peu de place à la diffusion de ces recherches. Cela signifie-t-il qu'il faut créer d'autres canaux d'expression et de communication pour rendre accessible ce champ de réflexion ?

A la suite d'Adrienne Rich (1979) je pense que le concept d'enseignement mixte ne conduit pas à l'égalité dans l'éducation puisque le message même qu'il distribue est sexiste et nous amène à l'intériorisation du rôle de sexe qui nous place en "secondes". C'est pourquoi une analyse des rôles de sexe dans notre société et de leur impact sur notre situation, notamment dans les institutions scientifiques, constitue l'un de ces objectifs premiers dans l'élaboration des modèles d'éducation non-sexistes, mettant en cause le sexisme dans la société, basés sur les besoins considérables des femmes⁵.

NOUS DEVONS NOUS PRENDRE AU SERIEUX⁶

J'aimerais, dans les lignes qui suivent, toucher à des questions plus personnelles. Il s'agit de préciser d'où je tiens mon discours et pour quelles raisons ;

5 Voir par exemple à ce sujet : “La situation de la femme en Suisse”, première partie : Société et économie. Rapport de la Commission fédérale pour les questions féminines (1979).

6 Référence à un chapitre de l'ouvrage d'Adrienne Rich intitulé “Taking Women Students Seriously” (Rich, 1979, 237).

il s'agit de voir dans quelle mesure je suis capable, contre toute idée reçue, de me prendre au sérieux, ou en me référant à ce qui précède, de me rendre visible. Le but est de surmonter la coupure entre la femme et la chercheuse.

Détentrice d'un statut ambigu, à la fois assistante de recherche et employée d'administration, je suis empêchée de m'identifier à mon (mes) travail (travaux); position privilégiée pour exercer une critique, elle ne me permet pas d'agir sur les buts et les méthodes de la recherche à laquelle je participe.

J'estime avoir assez bien intérieurisé mon rôle de sexe, c'est-à-dire avoir couru après une image de moi-femme avec laquelle je n'ai jamais réussi à m'identifier parce que c'était un mirage ; elle ne correspondait pas au véritable rôle que la société entendait me faire jouer.

Cet itinéraire, je le partage avec beaucoup de femmes, j'en suis persuadée, c'est pourquoi je le mentionne. Le problème est de revenir de cette errance et de me reconstituer une identité, vérifique celle-ci, que je (et les autres) puisse prendre au sérieux. Ce n'est pas une tâche facile car cela signifie aller à l'encontre des modèles traditionnels de notre société, se soustraire à l'influence de la misogynie ambiante et lutter contre la culpabilisation qui ne peut manquer d'accompagner une telle démarche.

Il faut bien reconnaître que les institutions masculines, et les hommes qui les composent, ne nous prennent pas au sérieux. Le message que nous transmet l'éducation est que la science, comme l'art, la politique, toutes les choses "sérieuses", sont faites par les hommes (Rich, 1979). Ces institutions nous admettent⁷ pour autant que nous adoptions leur échelle de valeur, soit l'intérieurisation de notre rôle de sexe (assumer le non-sérieux qui nous échoit).

C'est à une reconstruction de nous-mêmes que nous devons procéder, mais sur quelle base ? Les modèles féminins dans la science – et dans ces autres choses sérieuses, domaine des hommes – sont rarissimes et présentés comme des femmes "exceptionnelles".

Nous devons créer en projection et dans un mode quasi utopiste, avec l'aide de nos "femmes exceptionnelles" et féministes de toutes les époques des modèles valorisants. Nous prendre au sérieux consiste à nous valoriser dans et par notre travail sans référence à l'appréciation sociale des sexes et de leurs activités respectives.

Une telle entreprise ne peut être menée à bien que si elle est assumée à la fois individuellement et collectivement. Dans ce sens, la contribution des mouvements de femmes à l'élaboration d'une nouvelle identité pour les femmes est décisive. Elle est un moyen de nouer – renouer – avec une culture, un savoir, des réserves d'autonomie et de créativité niés par la culture dominante. Ce renouement est indispensable à une revalorisation de notre être-femme.

⁷ En petit nombre et depuis peu de temps. Pour une analyse du regard des institutions sur les femmes, voir Schulz (1982).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DELPHY, C.. (1981), Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles, *Nouvelles Questions féministes*, 2, (1981), 59–74.
- EASLEA, B. (1981), "Science and Sexual Oppression. Patriarchy's Confrontation with Woman and Nature" (Weidenfeld & Nicolson, London).
- EICHLER, M. (1980), "The Double Standard. A Feminist Critique of Feminist Social Science" (Croom Helm, London).
- GUILLAUMIN, C. (1978), De la transparence des femmes, nous sommes toutes des filles de vitrières, *Questions féministes*, 4, (1978), 51.
- HABERMAS, J. (1973), "La technique et la science comme idéologie" (Gallimard, Paris).
- DE LESSEPS, E. (1979), Le Fait féminin: et moi ?, *Questions féministes*, 5 (1979) 3.
- LILIANE (1974), L'école des femmes et le discours des sciences de l'homme, *Les femmes s'entêtent. Les Temps Modernes*, 29 (1974). Nos 333–334, 1781–1814
- MARCUSE, H. (1968), "L'homme unidimensionnel" (Editions de Minuit, Paris).
- MORIN, E. (1977), "La Méthode. I La nature de la nature" (Seuil, Paris).
- RICH, A. (1979), "On Lies, Secrets, and Silence, Selected Prose 1966–1978" (W.W. Norton & Co, New York).
- SCHULZ, P. (1982), "Les femmes sans queue ni tête. Essai sur le sexisme juridique", Mémoire de DES, non publié, Faculté de droit, Genève.
- SULLEROT, E. (ouvrage collectif sous la direction de) (1978), "Le Fait Féminin" (Fayard, Paris).